

# À Climène (I)

*(Jalousie contre un rival qui n'est plus.)*

1671.

*J'avais cru jusqu'ici bien connaître l'amour :*

*Je me trompais, Clymène ; et ce n'est que d'un jour*

*Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.*

*Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,*

*Un esclavage dur ne m'ait assujetti ;*

*Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.*

*Des douleurs qu'on endure en servant une belle*

*Je n'avais pas encor souffert la plus cruelle.*

*La Jalousie aux yeux incessamment ouverts,*

*Monstre toujours fécond en fantômes divers,*

*Jusque-là, grâce aux dieux, n'en avait pu produire*

*Que mon coeur eût trouvés capables de lui nuire.*

*Pour les autres tourments, ils m'étaient fort communs :*

*Je nourrissais chez moi les soucis importuns,*

*La folle inquiétude en ses plaisirs légère,*

*Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère ;*

*J'y nourrissais encor les désirs sans espoir,*

*Les soins toujours veillants, le chagrin toujours noir,*

*Les peines que nous cause une éternelle absence.*

*Tous ces poisons mêlés composaient ma souffrance ;*

*La jalousie y joint à présent son ennui :*

*Hélas ! je ne connais l'amour que d'aujourd'hui.*

*Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon âme ;*

*Je meurs. Ah ! si c'était seulement de ma flamme !*

*Si je ne périssais que par mon seul tourment !*

*Mais le vôtre me perd : Clymène, un autre amant,*

*Même après son trépas, vit dans votre mémoire ;*

*Il y vivra longtemps ; vos pleurs me le font croire.*

*Un mort a dans la tombe emporté votre foi !*

*Peut-être que ce mort sut mieux aimer que moi ?*

*Certes, il en donna des marques bien certaines,*

*Quand, pour le soulager de l'excès de ses peines,*

*Vous lui voulûtes bien conseiller, par pitié,*

*De réduire l'amour aux termes d'amitié.*

*Il vous crut ; et pour moi, je n'ai d'obéissance*

*Que quand on veut que j'aime avecque violence.*

*Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux ;*

*Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.*

*Comment ne l'aimer plus ? on y songe à toute heure,*

*On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure ;*

*Son bonheur avec lui ne saurait plus vieillir :*

*Je puis vous offenser, il ne peut plus faillir.*

*Ô trop heureux amant ! ton sort me fait envie.*

*Vous l'appellez ami ! je crois qu'en votre vie*

*Vous n'en fites un seul qui le fût à ce point.*

*J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point :*

*Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.*

*Clymène, je veux bien que sa perte vous touche ;*

*Pleurez-la, j'y consens : ce regret est permis ;*

*Mais ne confondez point l'amant et les amis.*

*Votre coeur juge mal du motif de sa peine :*

*Ces pleurs sont pleurs d'amour, je m'y connais, Clymène ;*

*Des amis si bien faits méritent, entre nous,*

*Que sous le nom d'amants ils soient pleurés par vous.*

*Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes ;*

*Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.*

*Il joignait les beautés de l'esprit et du corps ;*

*Ce n'étaient cependant que ses moindres trésors :*

*Son âme l'emportait. Quoiqu'on prise la mienne,*

*Je la reformerais de bon coeur sur la sienne.*

*Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens :*

*Je ne changerais pas mes feux contre les siens.*

*Puisqu'il n'était qu'ami, je le surpasse en zèle ;*

*Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.*

*Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon coeur*

*A tenter les moyens d'en être le vainqueur :*

*Je me l'arracherais ; et vous en seriez cause.*

*Moi cesser d'être amant ! et puis-je être autre chose ?*

*Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,*

*Et vouloir pour ami, sans plus, être avoué ?*

*Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,*

*N'a rien de votre part qui me soit agréable ;*

*D'une autre que de vous je pourrais l'accepter ;*

*Mais quand vous me l'offrez, je dois le rejeter.*

*Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent ;*

*Gardez votre présent à ceux qui me haïssent.*

*Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.*

*Dites, me traitez-vous encor comme un ami ?*

*Tâchez-vous de guérir mon coeur de sa blessure ?*

*On dirait que ma mort vous semble trop peu sûre.*

*Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours*

*Quelque nouveau poison forgé par les Amours.*

*C'est tantôt un clin d'oeil, un mot, un vain sourire,*

*Un rien ; et pour ce rien nuit et jour je soupire !*

*L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal*

*Qu'après moi l'on peu dire à tous amants fatal.*

*Vous me rendez jaloux ; et de qui ? Quand j'y songe,*

*Il n'est excès d'ennuis où mon coeur ne se plonge.*

*J'envie un rival mort ! M'ajoutera-t-on foi*

*Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi ?*

*Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées*

*Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,*

*"Cléandre, dites-vous, avait cet art aussi. "*

*Si par de petits soins j'exprime mon souci,*

*"Il en faisait autant, mais avec plus de grâce. "*

*Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe ;*

*Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,*

*Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.*

*Ce n'est pas tout encor : vous voulez que je voie*

*Son portrait, où votre âme a renfermé sa joie :*

*"Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits. "*

*J'en remarque après vous jusques aux moindres traits ;*

*Je fais plus : je les loue, et souffre que vos larmes*

*Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.*

*Quelquefois je vous dis : " C'est trop parler d'un mort " ;*

*A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor.*

*"Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime :*

*Le Ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,*

*Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi*

*S'étendra sur quiconque engagera ma foi.*

*Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie :*

*Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.*

*Hélas ! il m'a longtemps aimée éperdument ;*

*En présence des dieux il en faisait serment :*

*Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine. "*

*Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,*

*Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,*

*Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.*

*Jean de La Fontaine (1621-1695)*

